

FAMOUS

MARÍA SONIA CRISTOFF

Éditions
du sous-
sol

COALITION

FAUX

Un récit de

CALME

María Sonia Cristoff

Titre original

Falsa calma. Un recorrido por los pueblos fantasma de la Patagonia

Le livre a été publié pour la première fois en **2005**
par Grupo Editorial Planeta s.a.i.c./Seix Barral

© María Sonia Cristoff, **2005**
Représentée par Casanovas & Lynch Agencia Literaria S.L.

© Éditions du Seuil, sous la marque Éditions du sous-sol, **2018**
pour la traduction française

Conception graphique : gr20paris

Portrait de l'auteur : Aline Zalko

ISBN: **978-2-36468-248-1**

Faux Calme

Voyage dans les villages fantômes de Patagonie

Traduction de l'espagnol (Argentine)
par Anne Plantagenet

María Sonia Cristoff

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

FEUILLETON
Non-Fiction

Éditions
du sous-
sol

À Meco Castilla

À la mémoire de Susana Torres

Mon père est né au cœur de la Patagonie, mais tout le monde autour de lui parlait bulgare. Contrairement à la plupart de ses compatriotes immigrants, mon grand-père avait réussi à ne pas travailler dans le pétrole et s'était acheté un refuge près de la rivière Chubut, où la colonie galloise s'était établie. Là, s'il avait entrepris de cultiver la terre, il s'employa aussi à refonder sa propre Bulgarie. Avec le temps, il parvint à reproduire, tels des clones parfaits, les animaux, le rythme des récoltes et des pluies, le yoghourt que préparait ma grand-mère, les revues en caractères cyrilliques, et recevait même la visite d'amis bulgares. Quand mon père sortait du refuge pour jouer au foot avec ses camarades des fermes voisines, il connaissait les règles : taper fort dans le ballon et utiliser cette autre langue que parlaient ses amis blonds. Enfant, déjà, il ne se débrouillait pas trop mal avec le gallois de la campagne. Puis il rentra à la maison, où l'on parlait peu, et bulgare. Un jour, il devait avoir dans les six ans, mes grands-parents l'emmenèrent dans un village proche, Gaiman, et le déposèrent sur un banc d'école. Mon père se rendit compte alors que beaucoup d'enfants, presque tous aurait-il dit, employaient une troisième langue. Elle ne ressemblait en rien à celles qu'il connaissait : c'était de l'espagnol.

Obstiné, mon grand-père s'était lancé dans le projet de refonder une patrie en territoire patagonique,

comme tant d'autres avant lui : des aventuriers comme Antoine de Tounens, qui avait voulu créer le royaume d'Araucanie et de Patagonie dans la région andine, ou Julius Popper, qui réussit à imposer sa monnaie et sa propre loi dans sa colonie en Terre de Feu, ou encore, disait-on, les ancêtres des enfants gallois avec lesquels mon père jouait au foot. Mais cela n'empêcha pas la Petite Bulgarie de mon grand-père d'être marquée, comme on le voit, par l'isolement, un des traits patagoniques les plus caractéristiques. Enfant, comme tant d'explorateurs européens en Patagonie, je trouvais cet isolement positif : pour eux, il avait signifié la possibilité d'étendre leur domination, pour moi, celle de vivre dans un lieu qui brisait la routine. Les horaires, les repas, les odeurs étaient différents de ceux que je connaissais dans la ville voisine où j'habitais, et personne ne me demandait comment ça allait à l'école. C'est plus tard, à l'adolescence, que l'isolement a commencé à me paraître négatif, comme aux explorateurs argentins du XIX^e siècle. Pour eux, il représentait la menace de l'indomptable, du territoire qui refusait de faire partie de la nation naissante ; pour moi, il m'éloignait de plus en plus du pays où tout se passait, des gens que je voulais connaître, des livres que je voulais lire. Une caractéristique qui faisait de la Patagonie un espace détraqué par une logique cauchemardesque, où je marcherais indéfiniment en restant à la même place. Les stratèges argentins avaient échoué dans bon nombre de projets qu'ils avaient entrepris pour le Sud, mais avaient propagé, avec succès, l'idée selon laquelle la vie argentine passait par Buenos Aires. Je suis donc partie au début des années 1980.

Je suis revenue vingt ans plus tard. Je pensais alors différemment des uns et des autres. Le temps m'avait amenée à la conclusion qu'au-delà de mon histoire

Faux Calme

personnelle l'isolement était présent dans tous les écrits que j'avais trouvés sur la Patagonie. Tous, j'insiste, même s'il est inutile, me semble-t-il, de les énumérer ici. Je suis revenue pour écrire un texte de non-fiction sur ce trait éminemment patagonique. Je voulais voir quelles formes il prend aujourd'hui, le débusquer dans ses aspects les plus extrêmes. C'est pourquoi je l'ai cherché dans des villages que l'on pourrait qualifier, pour une raison ou une autre – pas seulement celle des recensements –, de villages fantômes. D'abord je les ai choisis méticuleusement, puis je me suis rendue sur place et j'y suis restée. Durant d'innombrables heures, j'ai parcouru ces lieux dont on fait le tour en une seule. Je me suis assise dans un coin pour regarder les chiens passer. Je me suis totalement abandonnée à cet état de somnolence qu'engendre l'excès de lumière, ou de vent, ou de silence. Certains jours, j'avais l'impression d'être dans un décor de science-fiction, aspirée par une force puissante et tout à fait indéfinie. J'ai vu beaucoup de choses : fantôme ne signifie pas vide. Assise là, quasiment sans poser de questions ni bouger, sans faire le moindre effort, je suis devenue une sorte de paratonnerre, d'antenne réceptrice. Les histoires arrivaient à moi, l'atmosphère me transformait en ventriloque. Ainsi a surgi la double voix qui raconte ce qui suit : j'ai eu beau m'efforcer tout le temps de garder le contrôle, il y a des moments, je dois l'avouer, où c'est cette atmosphère qui parle à travers moi.

La photo doit avoir cinq ans, pas plus. Ceux qui y figurent ont fini l'école élémentaire au milieu des années 1960. Ils ont donc tous, au moment de cette photo, entre quarante et cinquante ans. Sur la droite il y a une femme aux cheveux courts avec une mèche blanche à la Susan Sontag, entourée par deux autres plus maigres, plus effacées. La domination de cette Sontag apocryphe est flagrante : je me demande si elle s'est imposée dès l'école ou si, soudain, au cours de cette soirée de retrouvailles, les deux autres femmes ont été attirées par le magnétisme inattendu, encore incompréhensible, exercé sur elles par cette fille dont elles avaient toujours eu pitié. La plupart de ceux qui se sont retrouvés ce soir-là, me dit la femme qui a sorti la photo d'une boîte à chaussures recouverte de tissu, ne s'étaient pas revus depuis des années. Enfants des travailleurs du pétrole qui avaient le mieux réussi, ils étaient presque tous partis ailleurs pour étudier ou faire de bons mariages. Juchés sur des chaises, une rangée d'hommes regardent l'objectif un verre à la main. Les verres sont en plastique. L'homme du milieu, me dit la propriétaire de la photo, c'est lui qui a organisé les retrouvailles. Pendant un an, il les a tous recherchés un par un. Comme un détective, ou un justicier. Il en a retrouvé certains à l'étranger : en Espagne, en Allemagne, même aux États-Unis. Lui, Quique, n'est jamais parti d'ici, de Cañadón Seco. C'est peut-être pour ça qu'il a eu cette idée : il voyait ce théâtre, qui parfois servait de cinéma et parfois ne servait à rien, et il a pensé pourquoi ne pas l'utiliser comme

machine à remonter le temps? Quique est maigre. Il a le visage de quelqu'un qui, toute sa vie, a souffert d'une infime douleur sans jamais y accorder d'importance. Il sourit à l'objectif, comme tous les autres de la rangée. Les retrouvailles ont dû avoir lieu en été; les hommes portent pour la plupart des chemises de bûcheron, alors que les tenues des femmes sont très soignées, comme l'avaient été leurs robes de mariée, et comme pourraient l'être leurs robes de deuil. Sur la photo, ils ont l'air détendus, comme si était déjà passé ce moment inévitable, au cours des retrouvailles entre anciens camarades d'école, où tout le monde s'assoit autour d'une grande table et est obligé de raconter ce que, finalement, il a fait dans sa vie. Par des chemins détournés – logorrhée, allusions, changements de sujet, surdités feintes, portefeuilles que l'on ouvre pour montrer des photos d'identité d'enfants ou de conjoints –, l'un aura sans doute avoué un échec, la plupart auront déduit les échecs de tous les autres, un autre aura créé la surprise avec une révélation d'ordre économique ou sexuel, un autre se sera senti obligé d'évoquer ceux qui sont morts, un autre ceux qui ne sont pas venus, tous se seront efforcés, en particulier ce soir-là, de s'en tirer le mieux possible à leur avantage. On constate aussi, à l'éclat de leurs yeux, qu'à ce stade ils ont bu pas mal de vin rouge, visible à travers leurs verres en plastique blanc. La photo semble prise au bon moment: dans ce laps de temps – cet instant fragile, fugace – entre les règlements de comptes et les adieux, ce mince espace où il y a juste la place pour se souvenir du plus beau lien qui a existé un jour entre tous. Et c'est précisément à cet instant que quelqu'un a appuyé sur le bouton.

Ce n'est que plus tard, quand la propriétaire de la photo m'a demandé de la lui redonner pour la ranger dans sa boîte recouverte de tissu, que j'ai vu, dans le bord inférieur, quelque chose que je n'avais pas remarqué avant, le visage de quelqu'un qui détonnait résolument. Quelqu'un qui ne participait pas aux retrouvailles ni à l'euphorie générale, qui n'étreignait pas les autres et n'avait pas l'air d'avoir trop bu. Il était là comme une silhouette imperturbable, les cheveux noirs peignés en arrière et les yeux, noirs aussi, fixés sur l'objectif. Il était en bas mais semblait au centre de la scène. Je l'ai regardé pendant un bon moment et j'ai eu finalement l'impression qu'en réalité tous les autres l'entouraient. Comme une sorte de déité ermite qui savait exactement ce qui se passait tandis que tous ses camarades, étoiles mineures de sa constellation, s'abandonnaient au sentimentalisme. Quand j'ai eu la sensation que c'était moi qu'il regardait, et non l'objectif, j'ai rangé la photo dans la boîte à chaussures. C'est Léon, m'a dit la femme. Il tient le kiosque. Lui aussi était parti de Cañadón après le lycée, mais il avait fini par revenir.

Il y a deux kiosques à Cañadón Seco. L'un s'appelle Multirubro⁰¹ et possède un système qui siffle chaque fois qu'un client ouvre la porte, comme le font certains hommes au passage d'une femme. Sauf que dans ce cas, c'est moins existe – la première fois que j'y suis allée, j'ai entendu ce sifflement, qui a retenti à nouveau quelques minutes plus tard quand deux ouvriers en bleu de travail sont entrés – et plus efficace : la propriétaire sort aussitôt de sa cuisine et tous obtiennent leurs

01 — *Multi (muchos)*: beaucoup. *Rubro*: spécialités, produits. Le kiosque fait office de bazar où l'on trouve de tout. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

chewing-gums, cigarettes, cannettes de bière. L'autre kiosque est celui de Léon. Il est situé dans le quartier où se trouvaient le second restaurant du village, qui a fermé il y a deux ans, et le bar principal, qui a fermé aussi. Pour entrer dans le kiosque de Léon, il faut enjamber deux bergers allemands affalés sur le trottoir tels deux cerbères désœuvrés, définitivement vaincus. À l'intérieur, Léon, identique à la photo : impassible, regard fixe, cheveux noirs coiffés en arrière, entouré de figurines dans son ermitage privé. Cette fois ce ne sont plus ses camarades d'école mais les marchandises exposées sur des rangées d'étagères poussiéreuses : un flacon d'eau de Cologne Mary Stuart, un autre de Siete Brujas, un sucrier en mélamine verte qui a perdu sa couleur à force d'être au soleil, une poupée en plastique enfermée dans un sac qui a dû, à un moment, être transparent, deux peignes au manche fin, un set de sel et poivre sur un faux plateau en argent, trois flacons de vernis à ongles sec, un Ludomatic, un appareil à sécher les collants, qui tourne quand le vent pénètre à l'intérieur. Des vestiges de cet énorme kiosque que son père fonda en 1953 et que fréquentèrent entre deux cents et trois cents clients par jour, presque tous travailleurs des YPF⁰¹. Aujourd'hui, il en a dix, à tout casser. Les objets ne sont plus de purs biens de consommation, produits de masse. Ils sont devenus des figures uniques, une part active de la constellation protectrice au centre de laquelle se trouve Léon, qui me regarde comme sur la photo.

Quand je pense que je suis venu pour une semaine et que je suis resté pour toujours, dit-il.

01 — Yacimientos Petrolíferos Fiscales (Gisements pétrolifères d'État) : la plus grande entreprise d'Argentine, dédiée à l'exploitation et la vente de pétrole.

Il parle parfois, sans faire de geste. Pas un muscle de son visage ne bouge. À peine fait-il glisser sa main droite pour fumer : un mouvement court et imperceptible, toujours le même. De temps à autre, il lâche un commentaire sur un ton dont on perçoit mal, au début, s'il est rude ou réticent. Après chaque phrase, il reste silencieux un bon moment, le regard tourné vers la porte. Lors d'une conversation il me confie qu'il vend des tickets pour les bus qui sillonnent la région nord de Santa Cruz, mais s'arrêtent de manière aléatoire. Parfois ils sont en retard, alors pourquoi stopperaient-ils ici où personne ne montera à part peut-être trois pelés. Aussi, il s'efforce d'être attentif, en particulier pendant les cinq moments de la journée où les bus sont censés marquer l'arrêt à Cañadón. Et c'est moche, quand il doit rembourser les billets parce qu'ils n'ont pas marqué l'arrêt. Non seulement pour les gens qui ratent leur bus, mais parce que cette somme représente parfois cinquante pour cent de son chiffre d'affaires du jour. Dans vingt minutes, par exemple, il y en a un qui devrait passer. Je regarde dehors moi aussi mais ne vois que les chiens. Léon me dit que ce grand banc en bois qui traverse le kiosque d'un bout à l'autre est là pour que les gens puissent attendre le bus. J'ai le droit de m'asseoir, même si je ne pars nulle part. J'accepte. Alors nous parlons tous deux, tournés vers la porte, sans être obligés de nous faire face.

Quand je pense que je suis venu pour une semaine et que je suis resté pour toujours.

Un adolescent entre avec une guitare dans une housse et s'assoit sur le même banc que moi.

L'heure approche et il faut être plus vigilant que jamais. Nous regardons tous trois vers la porte. Le garçon joue dans un groupe de Comodoro certains week-ends. Si le bus ne marque pas l'arrêt, les autres musiciens doivent se débrouiller sans lui : il y a une batterie, une basse et un type à la voix démente, du coup on peut se passer de la guitare sans que cela gêne. Les jours où le bus ne s'arrête pas, le garçon repart d'où il vient. Il va chez des amis et il joue pour tout le monde, à condition qu'on lui offre sa bière. Léon ne commente rien de ce que dit le garçon, pas même quand il fait référence à l'imprévisibilité du bus. J'hésite à demander si les chiens aboient quand apparaît le bus mais quelque chose me dit qu'il est plus prudent de m'en tenir à la politique de silence pratiquée par Léon et les chiens.

La décomposition gestuelle, je crois, a toujours quelque chose de terrifiant – c'est pourquoi la crise d'un épileptique choque tellement, ou le simple fait de s'amuser à faire des grimaces devant son miroir – et de fascinant – pour cette raison nous ne voulons pas rater l'instant où Hulk se transforme en l'Incroyable. Léon incarne un peu cette décomposition quand nous voyons surgir le bus. Il sort en trombe de derrière son comptoir, se campe au milieu de la rue et fait des gestes au chauffeur avec l'exagération dont usent, à cause de la distance, les agents de piste qui envoient des signaux aux pilotes d'avion. Puis il entre dans le kiosque et aide le garçon à monter sa guitare avec une sollicitude quasi maternelle. Quand il revient, il se replace derrière le comptoir, entre ses objets, une cigarette à la main et les cheveux noirs bien coiffés en arrière, comme ceux d'un haut dignitaire péruvien.

Quand je pense que je suis venu pour une semaine et que je suis resté pour toujours.

En plus du banc en bois et des objets sur les étagères poussiéreuses, il y a dans le kiosque une rangée de sucreries. Je choisis un paquet de biscuits, comme pour justifier ma place sur le banc. Ils sont croquants, tout juste sortis du four. Je regarde les chewing-gums, les chocolats : tous les emballages sont colorés, intacts. Les sucreries font office de lien, je suppose, entre Léon et son époque, la preuve de sa contemporanéité. Il est le seul, parmi cinq enfants, à avoir repris le kiosque paternel. Les autres sont partis. Sa sœur préférée en particulier, celle qui s'inquiète le plus pour lui, vit en Espagne, à Madrid. Il ne se serait jamais occupé de ce kiosque si son père ne s'était pas opposé à ce qu'il étudie l'architecture. Mais c'est comme ça. Il lui avait payé des cours à Córdoba à condition qu'il étudie l'économie. Il avait essayé, personne ne pouvait dire le contraire, mais simplement son cerveau n'enregistrait pas, il refusait. Il a passé ainsi vingt ans à Córdoba, entre tentatives et renoncement. Il a vécu toutes ces années agitées là-bas. Son père disait qu'en architecture c'étaient tous des guérilleros. Lui, de toute façon, ne voyait personne. Ni guérilleros, ni amis, ni étudiants : personne. Seulement cette femme qu'il a tellement aimée et qui l'a quitté du jour au lendemain. Il y avait cette femme, et il y avait l'alcool, de plus en plus d'alcool. Et il y avait ses tentatives d'étudier, bien sûr, de plus en plus sporadiques. C'est à cette époque que son père est tombé malade et qu'il est venu passer une semaine auprès de lui. Après avoir vécu des années à Córdoba sans jamais rentrer, il est revenu. Comme tout le monde disait que son père ne survivrait probablement pas, il avait fait l'effort de se déplacer. Ses frères et sœurs, surtout, insistaient : il devait le voir avant qu'il meure. Il ne lui avait

quasiment pas parlé en vingt ans, leur avait-il dit, mais ils affirmaient que ça ne comptait pas, que son absence dans ces circonstances pouvait devenir un poids qu'il porterait le reste de sa vie. Il est donc revenu pour une semaine et il est resté pour toujours. Quel choc, de revoir Cañadón après tant d'années. Presque un mirage, dirait-il.

*

Un garçon entre dans le kiosque. Un petit garçon plus exactement, rond, avec une blouse d'écolier et un sac à dos, qui se dirige tout droit vers la cuisine. Du banc où je suis assise on aperçoit, à travers les trous d'un rideau en plastique vert, une table en formica, trois chaises et un frigo, avec une poignée comme un levier de vitesses de voiture. Léon le suit. J'entends les bruits : le frigo que l'on ouvre, l'eau qui coule du robinet, des verres ou des tasses que l'on pose sur la table ou sur le plan de travail, une chaise que l'on traîne. Aucun des deux ne parle. J'ouvre la biographie de Malraux que j'ai dans mon sac. Comment peut-on avoir besoin de tant de pages pour raconter une vie, me dit Léon quand il revient. La sienne, il pourrait la résumer en une page, en une phrase même. Il aimerait bien, vraiment, savoir de quoi parle le livre, mais ça fait des années qu'il ne lit plus. Sa femme, en revanche, lit tout le temps. Puis il regarde par la fenêtre – ce doit être l'heure du prochain bus hypothétique – et je retourne à mon livre. Pourquoi choisir toujours les livres les plus lourds que je trouve juste avant de partir en voyage ? Pourquoi faut-il que je lise ici, dans cette région du monde sur laquelle tant de gens ont écrit, la vie d'un écrivain français dont le lien le plus proche avec la Patagonie est une maîtresse

REMERCIEMENTS

Pour l'apport que leur lecture a représenté à différentes étapes de l'écriture de ce livre, je veux remercier Patricio Fontana, Laura Isola, Meco Castilla, Norita Crotti, Hortensia Völckers, Luis Chitarroni, Mariana Rey, Gabriela Massuh. Et aussi Paula Pérez Alonso, pour son double soutien.

Pour leur aide cruciale au cours de mes voyages dans le Sud, Tzenka Guenova et sa famille, Susana Torres, Elvira Córdoba, Raúl Figueroa, Hugo Melivilo et sa famille, Marita Mesa et sa famille, Atilio Namuncurá, Miguel Nievas, Freddy Masera, Carlos Figueroa, Alberto Salazar, Andrea Sede, David Vara, Nilo Fulvi, Tony Grant, Juana Lew.

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2018. N° 133956 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE